Estratto dalla RIVISTA DEGLI STUDI ORIENTALI
pubblicata a cura dei Professori della Scuola Orientale della Università di Roma
VOLUME XL

ORIGINAL DE LA LETTRE DU PROPHÈTE À KISRÀ

Le Journal Asiatique de Paris (1854, pp. 482-518) nous avait fait connaître l'original de la lettre adressée par le Prophète de l'Islam au Muqauqis [1] de l'Alexandrie et retrouvée en Égypte; la *ZDMG* de Berlin (1863, pp. 385-6) celle à l'adresse d'al-Mundir ibn Sāwà de Baḥrain, retrouvée à Damas et, enfin, le *JRAS* de Londres (1940, pp. 54-60) celle envoyé au Négus, retrouvée également à Damas. Voilà qu'on fait une nouvelle découverte, l'original de la lettre écrite à l'intention de Kisrà (Chosroès) de l'Iran.

Malgré quelques tentatives, on n'a pas pu démontrer le caractère forgé de ces documents antérieurement découverts, comme je m'en suis rendu compte en réunissant toutes les études sur le sujet. Pour le Muqauqis, voir mon *Le Prophète de l'Islam* (Paris 1959, I, 212-6), pour al-Mundir, le même (I, 253-7) et pour le Négus, le même (I, 205-7). Cela encourage à aborder l'étude de la nouvelle découverte avec un esprit libre, dégagé de préjugés et de complexes.

Récit de la découverte.

Au début de la deuxième semaine de mai 1963, comme je me trouvais à Istanbul, les agences de presse signalèrent à leurs journaux que selon une nouvelle – une indiscrétion, je pense – du quotidien *al-Masā'* de Beyrouth, Mr Henri Pharaon (ancien ministre des affaires étrangères du Liban) possédait dans sa collection l'original de la lettre que le Prophète avait envoyée à l'empereur de l'Iran, son contemporain. Déjà quelques mois auparavant, la Bibliothèque Nationale de Paris avait reçu la photo de cette lettre pour consultation et, grâce à l'amabilité de Mr Georges Vajda, je l'y avais vue.

Le monde entier s'intéressa à cette affaire, non le moindre la Turquie, où la presse publia [2] plusieurs articles détaillés sur le sujet, pour

[1] Pour établir une nouvelle hypothèse sur l'étymologie du mot «Muqauqis» voir mon ouvrage *Le Prophète de l'Islam*, I, 209.

[2] Par exemple, le quotidien *Cumhuriyet* d'Istanbul, en date du 10-5-1963; l'hébdomadaire *Yeni Istiklâl* d'Istanbul en date du 21 Haziran 1963.

raconter l'histoire de la correspondance avec Kisrà. Bientôt le quotidien *al-Ḥayāt*, également de Beyrouth (en date du 27-12-1382 H./22-5-1963, n. 5242, pp. 1 et 7) nous apporta suffisamment de détails, et reproduisit même le fac-simile de la photo du document, s'étendant sur trois colonnes. Il s'agit d'un article du savant bienconnu Dr Ṣalāḥuddīn al-Munajjed, article intitulé en arabe: « Lettre du Prophète Muḥammad ibn 'Abdallāh, que Dieu se penche sur lui et le prenne en Sa sauvegarde, à l'adresse d'Ibrawīz, roi des Perses ».

Mr Munajjed promet d'y revenir encore une fois dans une étude plus technique, faite du point de vue paléographique. En attendant, il n'y a pas de mal à publier ce document en Occident, avec quelques observations. Peut-etre incitera-t-il d'autres savants à y apporter, chacun selon ses lumières, des contributions utiles.

En notre nom et au nom de tous nos lecteurs, nous exprimons ici notre reconnaissante gratitude à Mr Henri Pharaon qui nous a gracieusement fourni deux magnifiques photos de grand format (40 × 30 cm) et nous a encouragé par tous les moyens à entreprendre cette étude.

Pérégrination du document.

On ne sait pas encore grand'chose sur le sort de cet original pendant treize siècles, depuis son envoi de Médine à Madā'in. Mais selon le numéro sus-mentionné du quotidien *al-Ḥayāt*, c'est à la fin de la première guerre mondiale que le père de l'actuel propriétaire acheta à Damas ce précieux document pour 150 livres (turques ?) d'or. Ou bien il ne sut pas, ou bien il ne voulut pas divulguer l'identité de cette pièce historique, toujours est-il que son fils et digne successeur Mr Henri Pharaon ignorait sa valeur, et c'est vers la fin novembre 1962 qu'il la confia à Mr Munajjed pour essayer de la déchiffrer.

Il s'agit d'un *raqq* (parchemin), dit Mr Munajjed, placé dans un pourtour (*iṭār*) et collé sur une étoffe verte, dont la couleur a bien changé (par l'âge) et dont le tissage est usé. Comme ce pourtour est protégé par un encadrement en verre, le parchemin y reste collé. Et il continue:

1. Le parchemin est vieux et mou, de couleur de café brun foncé, les marges en sont devenues noires: longueur 28 cm et largeur 21 1/2 cm. . .

2. Le morceau est plutôt oblong, mais la partie supérieure est plus large que la partie inférieure . . .

3. Il y a 15 lignes dont la longueur varie de 2 1/2 cm jusqu'à 21 1/2 cm selon les endroits (c.-à-d. selon le texte couché sur le parchemin).

4. Au bas des lignes tracées, il y a la marque d'un sceau circulaire, dont le diamètre est de 3 cm.

5. Il y a des traces d'eau coulant de haut en bas; elles ont effacé des (lettres ou des) mots dans certains endroits, affaibli l'encre dans certains autres, et effacé le texte dans le sceau, à l'exception de la lettre R vers le milieu du sceau, côté droit, peut-être du mot *Rasūl*.

6. On peut dire qu'on a essayé de déchirer le document. En effet la déchirure va de la ligne 3 horizontalement du début jusqu'au milieu de cette ligne, puis descend verticalement jusqu'à la ligne 10, la trace devenant ainsi comme un L renversé.

7. On a recousu cette déchirure par un fil fin de peau, plus moderne et différant du parchemin lui-même.

8. Des plus anciens exemplaires de l'écriture arabe de l'époque islamique que nous possédions, il y a d'abord le graphite du Mont Sal' à Médine, où il y a les noms d'Abū Bakr, de 'Umar et de 'Alī, datant de l'an 4 de l'Hégire [1].

Voilà l'essentiel des renseignements fournis par Mr Munajjed sur le document.

Arrière-plan de la correspondance.

C'est en 610 de l'ère chrétienne que Muḥammad proclama avoir été chargé de la mission divine pour inviter l'humanité à la religion de la Soumission-à-Dieu, l'Islam. L'atmosphère internationale était alors très trouble. L'activité publique de la propagande islamique en 613 coïncide avec l'offensive iranienne qui aboutit à l'occupation de Damas, de Jérusalem (avec sa Croix sacrée) et même d'Alexandrie. Cela marque l'apogée de l'expansion iranienne.

La débauche de l'empereur iranien Ibrawīz (Parwez) non seulement aliéna des amitiés, mais fut même la cause immédiate de la guerre avec son vassal de Ḥīra, au cours de laquelle une puissante armée iranienne fut anéantie près de Ḏūqār. Au dire d'al-Ya'qūbī [2], ce fait

[1] Sans doute Mr Munajjed se réfère-t-il à mon article *Some Arabic Inscriptions of Madinah of the Early Years of Hijrah: Islamic Culture*, Hyderabad-Deccan, Oct. 1939, pp. 427-39. Mr Munajjed amalgame le contenu de deux inscriptions, car dans l'une il y a bien Abū Bakr et 'Umar, mais celui de 'Alī ne provient que d'une autre. Je les ai datées de l'an 5 H., de l'époque de la bataille de Ḫandaq (Fossé). Je profite de l'occasion pour signaler que dans le dit article (p. 436) j'avais affirmé, sur la base de ma photographie, qu'on a écrit « 'Alī ibn Abū (*sic*) Ṭālib ». Mais quand j'ai revisité le site en 1946, j'ai constaté que la lumière a joué un tour à mon cliché, et que le texte tracé sur le rocher est bien « 'Alī ibn Abī Ṭālib ».

[2] *Ta'rīḫ*, II, 47.

date de juillet 624. Zeki Velidi Togan [1] signale que le roi turc, Tung Yabgu (reg. 619–630) avait enlevé à la même époque aux Iraniens les villes de Rayy et d'Isfahan, puis avait pris part en compagnie d'Héraclius à la guerre, et infligea à l'Iran une lourde défaite en 623. En 627, l'Iran sera définitivement battu sur l'emplacement de Ninive. Quelques mois plus tard, en février 628 selon la lettre d'Héraclius à l'adresse de son fils [2], Ibrawiz fut victime d'un parricide. Cet assassinat déclencha une déconcertante succession d'hommes et de femmes sur le trône de Madā'in (Ctésiphon) pendant les années suivantes.

Les concitoyens mecquois de Muḥammad étaient au courant de ce qui se passait chez leurs voisins iraniens et byzantins, comme en témoigne le chapitre 30 « Rūm » (Byzantins) du Coran, datant de l'époque pré-hégirienne. Dans ses prédications, Muḥammad commençait à se servir, de très bonne heure, de la formule: « Suivez-moi, Dieu va vous faire hériter des Césars et des Kisrās » [3]. Muḥammad émigra à Médine en 622, et cela coïncide étrangement avec le déclin de l'étoile iranienne. Plusieurs auteurs [4] nous racontent une curieuse histoire: Lors de la bataille de Ḏūqār, entre Arabes et Iraniens, le mot de guet (*ši'ār*) chez les Bédouins était « O Muḥammad »; et quand le Prophète apprit la nouvelle de la victoire arabe, il s'exclama: « *bī nuṣirū* » (c'est grâce à moi qu'ils ont remporté la victoire).

En l'an 628, date de la bataille de Ninive, le Prophète avait déjà victorieusement bravé les invasions de Badr, d'Uḥud et de Ḫandaq, avait fondé et consolidé une cité-état à Médine, à laquelle les régions avoisinantes avaient déjà commencé à se rattacher. Il tenta alors la réconciliation avec ses anciens concitoyens païens de la Mecque, et parvint à conclure la célèbre trêve d'al-Ḥudaibīya en 628. Nous sommes à l'époque de la lettre que le Prophète envoya à Kisrà, lettre dont l'original est l'objet de la présente étude.

Problèmes de la chronologie primitive de l'Islam.

Nous avons maintenant en usage le calendrier hégirien, et nous savons avec exactitude ses caractéristiques, le moment où son année

---

[1] *Umumi Türk Tarihine Giriş* (Istanbul 1946), I, 70–71.

[2] Théophane, cité par GERLAND, *Die persische Feldzüge des Kaisers Heraklius.*

[3] Cf. al-Balāḏurī, *Ansāb al-ašrāf* (éd. du Caire 1959), I, 131–2; Ibn Hišām, *Sīra*, p. 278, 326; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, t. I, partie I, p. 134; as-Suhailī, *ar-Rauḍ al-unuf*, II, 6; aṭ-Ṭabarī, *Annales*, I, 1162, etc.

[4] Ibn Ḥabīb, *al-Muḥabbar*, p. 360; al-Ya'qūbī, *Ta'rīḫ*, II, 47; aṭ-Ṭabarī, *Annales*, I, 1031.

purement lunaire commence et se termine. Mais il n'en était pas ainsi, tout au moins pendant la vie du Prophète. On sait que c'est le calife 'Umar qui fixa ce calendrier en 638. Avant cette date, il y avait plusieurs computs qui allaient de pair et compliquaient la détermination des dates.

Les Mecquois pré-islamiques avaient une année luni-solaire, dont les mois commençaient par l'apparition de la nouvelle lune; mais où l'on intercalait un mois tous les trois ans, comme il paraît, pour que le pèlerinage tombât toujours dans la même saison. Le Prophète abolit l'intercalation lors de son dernier pèlerinage, quelques mois avant sa mort en 632. Les Arabes avaient l'habitude de faire des computs selon les grands évenements, guerre, famine, inondation etc. Ne nous étonnons donc point que les premiers Musulmans aient calculé le temps à partir du grand évènement de l'émigration en Médine, dès avant l'adoption officielle de ce comput par le gouvernement musulman. Al-Baihaqī nous apprend un très important fait à ce propos. Dans son *Dalā'il an-nubūwa* [1], il précise que les compagnons du Prophète avaient l'habitude, de très bonne heure, de compter le temps d'après l'Hégire du Prophète, mais ils n'étaient pas unanimes quant à la méthode du calcul. Muḥarram était traditionnellement le premier mois de l'année. Donc les uns commençaient leur calcul du Muḥarram de l'année où fut conclu le pacte de 'Aqaba, qui permit l'émigration à Médine; (ce pacte datait du 12e mois, mais on commenca son ère dès le premier mois de cette même année, qui est l'an 1 avant l'Hégire). Les autres commençaient du Muḥarram de l'année dans le troisième mois de laquelle le Prophète lui-même émigra à Médine; (c'est ce qui fut adopté par la suite). Et les autres enfin commençaient par le premier Muḥarram après l'arrivée du Prophète à Médine, ce qui est l'an 2 H. Avec cette précision d'al-Baihaqī, on voit que le même évènement peut être daté de trois différentes années. Exemple: la bataille des Banu'l-Muṣṭaliq eut lieu selon Mūsà ibn 'Uqba [2] en l'an 4 H., selon al-Wāqidī [3] (suivi d'Ibn Sa'd, al-Balāḏurī etc.) en l'an 5, et selon Ibn Isḥāq [4] en l'an 6 H. Il n'y a en effet aucune contradiction, mais seulement différence de comput chez les différents narrateurs de cet évènement. Il y a même des historiens, comme al-Wāqidī et Ibn Sa'd, qui calculent souvent du mois de Rabī' al-auwal (3e du calendrier), mois où le Prophète émigra effectivement.

---

[1] *MS* de Köprülü, Istanbul, N. 286, cf. II, 127/*b*.

[2] al-Buḫārī, *Ṣaḥīḥ*, 64/34.

[3] *al-Maġāzī*, (*MS* British Museum), 99/*a*.

[4] Cité par Ibn Hišām, *op. cit.*, p. 725. Pour une discussion, cf. aussi al-Maqrīzī, *Imtā' al-asmā'*, I, 214–5.

Chez ces auteurs, le narrateur dit: cela eut lieu « après tant et tant de mois à la suite de l'arrivée du Prophète à Médine ». Cela fait qu'un auditeur (ou lecteur) non averti peut se tromper, et un calcul *post eventum* lui donnerait la différence de trois mois avec le calendrier établi. Et encore: si par hasard quelqu'un commençait par l'émigration des premiers Mecquois vers Médine, – mais je n'en ai pas de preuves concrètes – cela ferait une différence de quatre mois avec le calendrier officiel, sans parler des trois années dont je viens de parler.

N'oublions pas encore une complication: l'intercalation à la Mecque était une chose technique et savante, dont les « secrets professionnels » semblent avoir été jalousement gardés par le ministre du calendrier, le Qalammas de la tribu des Tamīms; et les gens du commun suivaient aveuglément son annonce qui déclarait toutes les quelques [1] années laconiquement, au 12e mois, que le mois suivant serait un mois vide; après quoi commencerait Muḥarram, le premier mois. Après l'Hégire, les Médinois islamisés étaient complètement coupés du pèlerinage de la Kaʿba à la Mecque, pendant sept années de suite. Ils n'ont donc pas dû tenir compte de l'intercalation; et lors de son abolition en l'an 10 H. par le Prophète, il y eut décalage de trois mois entre ceux qui suivaient le calendrier de la Mecque et ceux qui ne le suivaient pas. Pensons aux milliers d'Arabes qui n'ont embrassé l'Islam que tardivement, après al-Ḥudaibīya de l'an 6 H., ou même plus tard. S'il racontaient par la suite quelque chose de leurs guerres avec le Prophète, inconsciemment et en toute bonne foi ils pouvaient préciser une date qui aurait la différence d'un, deux ou trois mois, selon l'année, avec le calcul non-intercalé des Médinois.

Je me suis permis cette digression pour la simple raison que la date de l'envoi de la lettre du Prophète à Kisrà est aussi victime de ce décalage.

Envoi de la lettre.

C'est à la suite de la conclusion de la trêve à al-Ḥudaibīya, entre le Prophète et la cité-état de la Mecque, que le Prophète eut les mains libres et une tranquillité relative. Il pensa alors à élargir le champ de son

[1] Il y a divergence à ce propos chez les auteurs classiques. En effet l'ouvrage *an-Nasī'* d'Axel Moberg (Lund 1931) est dépassé. Peut-être y reviendrais-je un jour. Pour l'instant je signale les nouvelles sources: Abū ʿUbaid, *Ġarīb al-ḥadīṯ* (MS de Köprülü, N. 378, fol. 167/*a-b*); al-Maqrīzī, *Imtāʿ al-asmāʿ* (partie encore inédite, MS Köprülü, N. 1004, fol. 1726-8); al-Azraqī, *Aḫbār Makka*, I, 118, 125-7; Ibn Ḥabīb, *al-Munammaq* (MS à Lucknow, pp. 176-7); al-Bērūnī, *al-Āṯār al-bāqiya*, pp. 12, 62-3; al-Masʿūdī, *at-Tanbīh wa'l išrāf*, p. 218; as-Suhailī, *ar-Rauḍ al-unuf*, I, 42 et 75, II, 254-5.

activité. Nous sommes dans le 11e mois de l'an 6 H. Dès le 12e mois, il était de retour à Médine.

Là il s'adressa un jour à un groupe de ses disciples pour leur dire [1]: je vais vous charger d'une mission; ne me contrariez pas comme les apôtres ont contrarié Jésus, quand celui-ci voulut les envoyer dans différents pays pour prêcher sa religion. Ils s'excusèrent sous prétexte qu'ils ne parlaient pas les langues des pays où ils devaient se rendre; toutefois Jésus pria Dieu, et ses apôtres apprirent miraculeusement les langues des pays de leurs destinations [2]. Après avoir cité cette histoire, Muḥammad nomma certains de ses compagnons pour porter ses lettres de prosélytisme auprès des rois des pays voisins: Iran, Byzance, Abyssinie, Égypte, etc.

Pour l'Iran on choisit ʿAbdallāh ibn Ḥuḏāfa as-Sahmī, pour la bonne raison qu'il avait déjà visité l'empire sassanide à maintes reprises [3], et parlait sans doute même un peu la langue persane, comme le parlait d'autres Arabes qui s'y étaient rendus, comme al-Muġīra ibn Šuʿba [4]. Très pratique, Muḥammad lui donna comme instruction de se rendre chez le gouverneur persan dans l'Arabie de l'Est, à Baḥrain (al-Ḥasā moderne, et non l'île Baḥrain qui s'appelait alors Uwāl); et c'est ce gouverneur qui se chargea du transport et de la présentation à la cour impériale de Madā'in.

Aux dires des chroniqueurs musulmans, l'empereur fit lire (et traduire) la lettre. Comme elle commençait par ces mots: « De Muḥammad envoyé de Dieu à Kisrà grand-chef des Persans . . . », il ne supporta pas que son nom vînt en deuxième lieu, déchira (*šaqqa*) la lettre et s'écria: il m'écrit ainsi alors qu'il est mon esclave ?

Relevons en passant, avant d'approfondir ces détails, un incident en marge de cette affaire. Aṭ-Ṭabarī [5] cite Ibn Isḥāq, pour dire que selon Yazīd ibn Abū Ḥabīb (et aṭ-Ṭabarī ne donne pas la chaîne des narrateurs), l'empereur écrivit à Bāḏān, son gouverneur au Yémen, lui commandant d'envoyer deux émissaires chez « cet homme qui avait apparu au Ḥijāz », pour le faire venir devant Kisrà. Lors d'une audience, le Prophète dit à ces émissaires irano-yéménites: Il m'a été révélé que Dieu a fait que le prince Šērūyé tuât l'empereur en tel mois, à telle date et à telle heure – al-Wāqidī précisant: la nuit de mardi, dix nuits

[1] Ibn Saʿd, I/ii, p. 19; Ibn Hišām, p. 971; aṭ-Ṭabarī, *Annales*, I, 1560; Ibn ʿAbd al-Ḥakam, *Futūḥ Miṣr*, p. 45; etc.

[2] Cf. aussi l'*Evangile* selon St Marc, XVI, 17.

[3] as-Suhailī, *op. cit.*, II, 253.

[4] Cf. aṭ-Ṭabarī, *Annales*, I, 2560.

[5] I, 1572-4. Pour d'autres détails, cf. mon *Le Prophète de l'Islam*, I, 241 et suiv.

écoulées du mois de Ǧumāda'l-ūlà de l'an 7 H., six heures passées de la nuit (= minuit). Le Prophète ajouta: Ma religion et mon autorité s'étendront jusqu'où s'est étendu le royaume de Kisrà. Dites à celui qui vous a envoyés (= au gouverneur du Yémen): « Si tu embrasses l'Islam, je te nommerai roi de ton peuple des *Abnā'* (Iraniens domiciliés en Arabie du Sud) ». Les délégués rentrèrent au Yémen, et apprirent à Bāḏān ce que le Prophète leur avait dit. Bientôt vint la nouvelle du parricide Šērūyé, informant Bāḏān de son avènement au pouvoir et lui donnant ordre de ne plus rien faire contre « cet homme » (= le Prophète) sans nouvel ordre. Voilà là cause de l'islamisation de Bāḏān et des Iraniens domiciliés au Yémen.

Il y a d'autres dates précisées, à ce propos, dans les chroniques musulmanes: Ainsi aṭ-Ṭabari[1] cite la narration de 'Ikrima selon laquelle la nouvelle de l'assassinat d'Ibrawīz parvint au Prophète le jour d'al-Ḥudaibīya. Selon Abū Nu'aim:[2] « les Persans furent battus par les Byzantins le jour même où fut conclue la trêve d'al-Ḥudaibīya ».

D'après la chronologie généralement admise, cette trêve d'al-Ḥudaibīya eut lieu dans le 11e mois (ḏu'l-qa'da) de l'an 6 H. (12 mars à 11 avril 628). Abū Yūsuf[3] affirme que le Prophète sortit pour al-Ḥudaibīya au mois de Ramaḍān (14 janvier-12 février 628). Ibn Kaṯīr[4] rapporte l'affirmation de 'Urwa, à savoir que la trêve fut effectivement conclue au mois de šauwāl (12 février-11 avril 628). Le 10 ǧumāda'l-ūlà 7 H. d'al-Wāqidī, qui est la date du meurtre de l'empereur, correspond au 26 septembre 628. Nous avons dit qu'une lettre d'Héraclius à l'adresse de son fils précise que la nouvelle a été reçue de l'assassinat de l'empereur iranien comme ayant eu lieu le 27 février 628.

Y a-t-il possibilité de concilier ces dates ? Le nom du destinataire de la lettre du Prophète dépend directement de ce problème.

Nous savons que l'intercalation fut abolie par le Prophète à la fin de l'an 10 H., et que cette année-là les deux computs, avec et sans intercalation avaient de nouveau coincidé. Si une intercalation avait eu lieu à la fin de l'an 9 H., une autre a dû avoir lieu également à la fin de l'an 6, et une autre à la fin de l'an 3. Ainsi le décalage pendant l'an 6 H. (l'année d'al-Ḥudaibīya) est de deux mois. Ce que les Mecquois nommaient ḏu'l-qa'da (11e mois) était pour les autres le ramaḍān (9e mois). Si Abū Yūsuf dit que le Prophète quitta Médine en ramaḍān, si 'Urwa affirme que le pacte de trêve fut conclu en šauwāl

[1] I. 1009; le même, *Tafsīr*, XXI, 14.
[2] *Dalā'il an-nubūwa*, p. 124.
[3] *Kitāb al-ḫarāǧ*, (éd. Bulaq), p. 28.
[4] *al-Bidāya*, IV, 164.

(10e mois), et si la généralité des chroniqueurs place ce pacte en ḏu'l-qa'da, il n'y a absolument aucune contradiction. Tout est une question de la méthode de comput: le narrateur de première heure prend-t-il en considération l'ère mecquoise ou l'ère médinoise ?

On peut donner une préférence relative à la lettre d'Héraclius, bien qu'elle soit citée par Théophane qui, selon la *Grande Encyclopédie*[1] (française): « n'a pas eu toujours l'exactitude, le sens critique, l'impartialité nécessaire ». Tous les chroniqueurs musulmans sont d'accord pour dire que l'envoi des lettres invitant à l'Islam eut lieu après al-Ḥudaibīya. Si la défaite des Iraniens eut lieu au moment d'al-Ḥudaibīya, – et il n'est pas nécessaire de penser seulement à la défaite de Ninive – qui selon 'Urwa date du mois de janvier 628, il n'y a pas impossibilité pour que le Prophète adresse immédiatement une lettre à l'empereur Ibrawīz, battu et démoralisé. Mais si la nouvelle de la mort de l'empereur est parvenue à al-Ḥudaibīya au mois de février ou mars, ce récit non plus ne sera pas invraisemblable; mais, dans ce cas, le Prophète ne s'adressera pas à Ibrawīz, mais à son successeur. Par conséquent le récit du miracle, qui est dit avoir entraîné l'islamisation des Abnā' du Yémen, devrait être rejeté comme inventé, par exemple, par la famille d'un des émissaires, Ḫarḫusra, qui était fier que son ancêtre eût reçu un cadeau de la part du Prophète lors de la visite à Médine. Les miracles ne sont pas impossibles aux prophètes, mais il est à relever qu'aṭ-Ṭabarī parle, dans son histoire, des deux récits: du miracle et du fait que la nouvelle de l'assassinat d'Ibrawīz était déjà parvenue au Prophète durant son séjour à al-Ḥudaibīya. Mais le même auteur, dans son commentaire du Coran, ne retient que le récit plus banal, et ne reprend pas celui du miracle.

Quant à al-Wāqidī, cet éminent savant ne semble pas avoir connu le problème mathématico-astronomique de l'intercalation. Il ne tient même pas compte de la différence entre l'ère de l'Hégire (qui commence au mois de muḥarram) et l'hégire du Prophète qui eut lieu trois mois plus tard, au mois de rabī' al-auwal. Si on prend en considération le décalage entre l'ère mecquoise et l'ère médinoise, ainsi que celui de trois mois entre l'ère de l'Hégire et l'hégire du Prophète, on peut peut-être expliquer le cinquième mois (ǧumāda'l-ūlà) pour la date de l'assassinat d'Ibrawīz donnée par al-Wāqidī. Mais rien n'est sacré chez les profanes, et on peut simplement rejeter l'affirmation par trop circonstanciée d'al-Wāqidī comme provenant des narrateurs qu'il a cru dignes de confiance mais qui ne l'étaient pas.

[1] s. v. *Théophane*.

Le texte de la lettre.

Voici comment nous déchiffrons le texte du document qui vient d'être découvert, suivi des variantes que nous relevons dans les chroniques qui ont conservé ce texte:

١) بسم الله الرحمن
٢) [ا]لرحيم من محمد عبد الله و
٣) رسوله الى كسرى عظيم فا
٤) رس سلام على من اتبع الهد
٥) ى و آمن بالله و رسوله و
٦) شهد ان [لا] اله الا الله و
٧) حد ه لا شريك له و ان محمد [ا]
٨) عبد ه ورسوله ادعوك
٩) بدعاية الله فانى (فاذنى ؟) انا رسو
١٠) ل الله الى الناس كافة
١١) لانذر من كان حيا و يحق
١٢) القول على الكافرينا
١٣) اسلم تسلم فان ابيته فا
١٤) نما عليك اثم المجو
١٥) س

الله رسول محمد

Traduction: Au nom de Dieu le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux. De Muḥammad esclave et messager de Dieu, à Kisrà, grand-chef des Persans. Paix sur qui suit la vraie voie et croit en Dieu et en Son messager, proclamant qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu seul n'ayant point d'associé et que Muḥammad est Son esclave et Son messager! Or, je t'appelle de tout l'appel de l'Islam, car, je suis le messager de Dieu auprès de la totalité des humains, afin que j'avertisse quiconque est vivant et que s'accomplisse la Parole contre les mécréants. Soumets-toi donc et tu seras sauf; mais si tu le refuses, alors le crime des Mages retombera sur toi.

Le Sceau (Muḥammad/messager de/Dieu).

Ce texte est cité par un grand nombre d'auteurs classiques [1]. Dans ces sources, il y a quelques variantes quant aux termes employés dans ce document, et l'original en apporte quelques-unes de nouvelles.

En voici les détails:

lignes 1–2. La *basmala* est citée par aṭ-Ṭabari, al-Ḥalabī et al-Ya'qūbī seulement.

2–3. Tous disent: محمد رسول الله; Abū Nu'aim est seul pour citer: محمد رسول الله النبى الامى; l'original porte ici: محمد عبد الله و رسوله

3. al-'Askarī est seul à affirmer: كسرى ابرويز

8. Ici ادعوك; les sources citent: وادعوك. De même ici comme chez al-Ḥalabī: بدعاية; ailleurs: بدعاء.

13. Ici اسلم; les sources: واسلم ou فاسلم. En outre ici ابيته; les sources en général: ابيت; al-Qalqašandī: توليت.

13–14. Ici: فانما عليك اثم المجوس; chez aṭ-Ṭabarī et al-Ḥalabī: فعليك اثم المجوس; chez aṭ-Ṭabarī dans une autre version: فانما اثم المجوس عليك; chez al-Ya'qūbī: فان عليك آثام المجوس.

Ces variantes, sans changer aucunement le fond du contenu, démontrent que les anciens auteurs se sont contentés de la transmission du sens plutôt que du texte rigoureusement littéral, dans quelques passages. La raison semble être que l'original était parti, et la chancellerie islamique n'en avait pas gardé une copie.

Quant à la marque du sceau, selon Mr Munajjed, on n'y voit que la lettre R dans la deuxième ligne; mais la lentille de camera me semble faire ressortir bien que faiblement toute la deuxième ligne, comportant le mot « Rasūl » comme je le vois sur la photo aimablemet fournie par

---

[1] Dans la 2e éd. de mon *al-Waṯā'iq as-siyāsīya*, N. 53, j'ai cité ce qui suit: aṭ-Ṭabarī, I, 1571–2; al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-a'šā*, VI, 296 et 378; Ibn Ṭūlūn, *I'lām as-sā'ilīn*, N. 3/i; al-Qasṭallānī, *Mawāhib*, I, 291; al-Ya'qūbī, II, 83; az-Zaila'ī, *Naṣb ar-rāya*, appendice, N. 9; al-Qazwīnī, *Mufīd al-'ulūm wa mubīd al-humūm*, (*MS* Şehid Ali Paşa et British Museum), N. 2; Abū Nu'aim, *Dalā'il an-nubūwa*, p. 122; al-Ahdal, *Naṯr ad-durar al-maknūn fī faḍā'il al-Yaman al-maimūn*, (MS chez le cadi de la ville Bait al-Faqīh, au Yémen), p. 60; 'Umar al-Mauṣilī, *Wasīla al-muta'abbidīn* (*MS* Bankīpūr), VIII, fol. 27/b; al-Ḥalabī, *Insān al-'uyūn*, III, 242, etc.

Mr Henri Pharaon. Le texte complet de ce sceau est bien connu des historiens: on le précise ou bien textuellement, ou bien en disant qu'il comportait la profession de la foi islamique.

Donc tout semble concorder. Mais ce document est-il lui-même authentique ?

Etudions-le d'abord du point de vue paléographique. Précisons que l'original ne comporte pas les points diacritiques qu'on emploie maintenant dans les imprimerie. A part cette particularité sans importance – car elle est déjà bien connue – il y a certains faits qui sautent aux yeux:

a) Au lieu de la majuscule finale, le scribe emploie la minuscule, que nous avons essayé de conserver dans l'impression, à savoir, lignes 3–4 فارسه, au lieu de فارس; ligne 10 الناسه au lieu de الناس; ligne 12 الكافرينه au lieu de الكافرين; lignes 14–15 المجوسه au lieu de المجوس.

b) La lettre H médiale s'écrit comme un T (au lieu de ه), voir lignes 4–5 الهدى, et ligne 6 شهد. Cette forme de la lettre est certes inconnue dans les époques postérieures, mais je dois relever le fait que c'est bien la graphie (T ou v) de cette lettre dans tous les trois autres originaux des lettres du Prophète dont on dispose maintenant. Ainsi dans la lettres à al-Muqauqis, ligne 3 الهدى et ligne 11 (moins clairment): اشهد وا. Dans la lettre à al-Mundir également, ligne 3 أشهد; ligne 6 امرهم et لهم; ligne 8 أهل; ligne 9 مهنم (au lieu de منهم); et مهما. Et, enfin, dans la lettre au Négus, ligne 4 الهدى; ligne 6 المهيمن; ligne 7 اشهد; et ligne 17 الهدى. Notons en passant que les scribes sont différents.

c) Je dois dire que la lettre H finale est aussi digne d'être relevée. En lignes 6–7 et 8, on verra وحده et عبده au lieu de وحده et عبده.

d) En ligne 13 par deux fois la lettre F est tracée de façon telle qu'on dirait que ce n'est pas de la main du même scribe; voir: فان et فانما. A-t-on retouché dans les époques postérieures pour raviver l'encre qui disparaissait par suite du contact de l'eau qui a endommagé le texte ? Je donnerai la même explication pour la même lettre dans le mot كافة dans la ligne 10.

Il y a des problèmes à résoudre, mais cela ne dépend pas de moi. Par exemple, si l'on passait le document aux rayons infra-rouges, on décèlerait peut-être si les graphies anachroniques (surtout de H finale et de F) ne proviennent pas d'un palimseste ? De même l'âge du parchemin pourrait être mieux jugé sur l'original, par des experts en la matière.

Conclusions.

On saura peut-être un jour davantage sur ce document précieux. Dans l'état actuel de nos connaissances, la marque de la déchirure, la marque du sceau, le caractère très ancien de la grande partie de l'écriture, et la conformité avec le texte cité par les auteurs classiques nous inclinent à le croire authentique, tout au moins provisoirement.

Il y a certes des faits gênants. Non seulement les graphies bizarres dont nous venons de parler, mais aussi le fait que 3 des 4 originaux des lettres du Prophète proviennent de Damas: Le présent fut à l'origine acheté à Damas; la lettre d'al-Mundir se trouvait à Damas quand le correspondant de la *ZDMG* en eut connaissance (sans parler du fait qu'un original attribué au même destinataire se trouve encore aujourd'hui dans la famille Quwatli, à Damas); celle du Négus également, comme l'affirme le correspondant du *JRAS*. C'est intrigant, mais en marge de la question principale.

Toutefois il ne semble pas être possible que la falsification soit moderne. Rappelons qu'un savant comme Fleischer ne pouvait pas déchiffres le contenu de la lettre adressée à al-Mundir; selon lui, le texte n'en était conservé nulle part, comme il l'affirme dans la *ZDMG*. Comment un falsificateur moins savant aurait-il pu se procurer le texte et tracer de façon si archaïsante ?

La première impression ou réaction diffère beaucoup selon les tempéraments, mais on se rallie souvent en fin de compte au résultats accumulés des différentes recherches indépendantes. Espérons que ces quelques lignes vont inciter d'autres savants à y apporter leurs lumières, afin d'élucider les points obscurs qui subsistent encore.

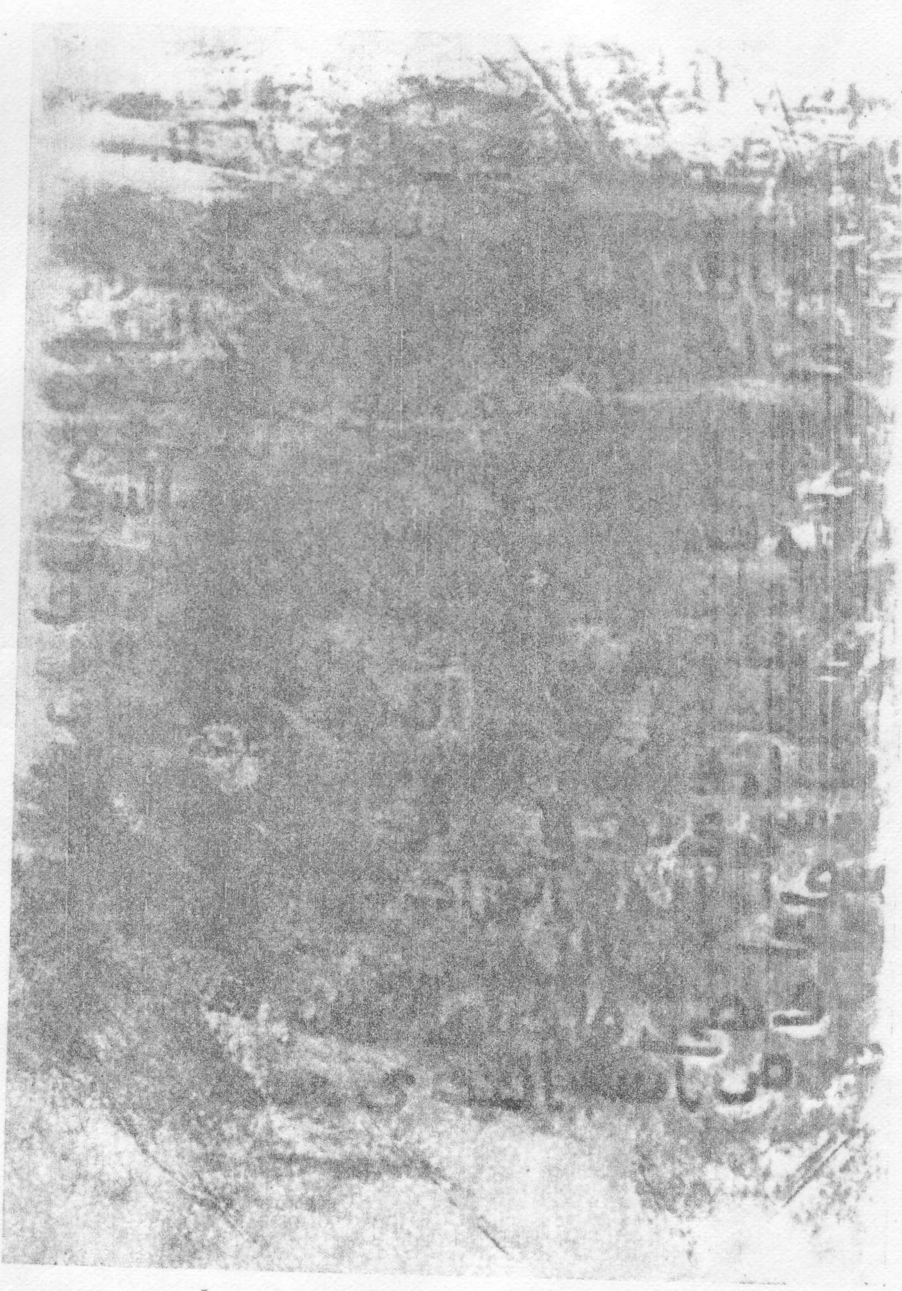
MUHAMMAD HAMIDULLAH



Lettre à Kisrà (obligeance de M. Henri Pharaon).



Lettre à al-Muqauqis (obligeance du directeur du Musée Topkapi, Istanbul).



Lettre à an-Naǧāšī (obligeance Mr. Dunlop).